

Titre original : *El cuarto de los niños*

© 2010, Rouge Inside pour la présente édition

© 1956, Angel Vazquez

Rouge Inside – 2, rue Auguste Comte – 69002 Lyon

www.rouge-inside.com

Angel Vazquez

La Villa d'été

Traduit de l'espagnol par Selim Cherief

R o u g e I n s i d e

À Jose Castillo Segura

Vivre, c'est naître lentement

SAINT-EXUPÉRY

1

« Le monde est immense », répétait Gabrielito, tout en suivant des yeux le vol d'un oiseau-mouche. Ça, il l'avait entendu dans la bouche de Manolo.

Teresa était grande, brune, son corps appétissant avait doré au soleil. Elle sentait toujours l'eau de Cologne *Heno de Pravia* et Gabrielito était aux anges lorsque, en mère insouciante et désœuvrée, elle le dorlotait. Manolo était l'homme du crépuscule. Il arrivait, un sourire esquissé sur son visage sombre aux traits marqués, traînant avec lui une forte odeur de tabac à rouler. C'était un homme ordinaire, sympathique.

La maison d'un seul étage, avec son toit de tuiles rouges et ses volets verts, laissait imaginer que l'intérieur en serait confortable. Le jardin n'était guère qu'un carré de végétation anémique, mangé de plaques d'herbe sèche, où trois plants de géranium constituaient ce que Teresa appelait « ses fleurs ». Le tronc rugueux d'un pin, dressé entre les buissons, déployait ses branches assez haut pour les faire profiter d'un coin de vue sur

la mer. Ils étaient en location, et pour l'été seulement. La façade donnait sur la Vieille Montagne, un quartier des hauteurs de Tanger, où les après-midi étaient intenable. Gabrielito vit sa maman, Teresa, lâcher un gros livre à la jaquette criarde. Elle faisait une pause, à moitié nue, le regard perdu dans le lointain. Il sentit ses yeux se remplir de larmes : il avait peur. Elle le gronda, d'une voix rauque :

– Ne sois pas trouillard.

Mais son expression restait tendre.

– Je n'y peux rien, maman. J'ai comme une boule dans la gorge.

Il allait sur ses neuf ans. Un enfant sentimental et solitaire. Sa mère, qui cherchait fébrilement un paquet de cigarettes, oublié quelque part dans la maison, lui sourit :

– Moi aussi, j'ai peur, avoua-t-elle.

Manolo arriva peu après.

– J'allume ? demanda-t-il en montant les marches menant à la véranda.

– Non, non. C'est très bien comme ça, répondit Teresa en se pelotonnant sur son fauteuil pliant avec des gestes de chatte qu'on a dérangée.

Elle se tourna alors vers l'enfant :

– Gabrielito, va dans le jardin.

Les mains dans les poches de son pantalon, il obéit à la voix de sa mère. C'était le moment dont il profitait pour aller observer de près la poule blanche. Celle-ci commençait par caqueter plaisamment puis s'immobilisait ; l'enfant pouvait alors lui caresser le ventre.

– Ça te chatouille, Paulita ? Hein ? Dis-moi : ça te chatouille ? Allez, ris, puisque ça te chatouille.

Paulita ne tarda pas à en avoir assez et, agacée, sauta se cacher derrière des seaux.

– Ne t'en va pas. Ne me laisse pas tout seul. Il faut qu'on reste ensemble jusqu'à ce que maman m'appelle. Allez, ne fais pas la méchante. Je vais te trouver un vers, un gros : un lombric.

Mais Paulita, qui avait son amour propre, préféra s'éloigner en caquetant des bêtises. Les cigales avaient cessé de chanter depuis déjà un moment.

L'enfant accueillit avec enthousiasme les premiers coassements des grenouilles, dans leur mare, puis, assez vite, finit par se résigner, en haussant les épaules, à sa solitude habituelle. Les mares se trouvaient trop loin. Gabrielito était un enfant malingre, d'une curiosité dévorante, qu'on lisait dans ses yeux, et facilement victime de peurs indéfinissables.

Les grillons lançaient à travers champs leurs crissements suraigus et pénétrants. La lune montait par-dessus la pinède, projetant les ombres de tout ce que ses rayons touchaient : les buissons devenaient des silhouettes étirées et tordues, chaque arbre, une chimère. Dans l'imagination de l'enfant, le moindre objet se transformait en fantôme ; un fantôme venu lui tenir compagnie.

Gabrielito s'étendit nonchalamment sur l'herbe sèche. Les lampes de la maison étaient toujours éteintes.

– Je voudrais bien qu'une tarentule ou une vipère me pique, souhaita-t-il. Comme ça, maman et Manolo viendraient me prendre dans leurs bras et m'emmèneraient quelque part, peut-être même en ville. Manolo me dirait : « Du cran, mon petit gars. » Il se rappela le jour où il s'était enfoncé un morceau de verre dans le pied : quelle journée merveilleuse. Rien de tel que d'être malade pour se faire dorloter, soupira-t-il, inspirant profondément l'air de la nuit.

Il ferma les yeux et laissa la brise fraîche, qui sentait l'herbe brûlée par le soleil, caresser ses joues décharnées. Tout d'un coup, une main se posa sur son crâne. C'était Manolo.

– Va voir à la maison, petit. Ta mère te cherche.

Il s'élança, allongeant le pas en signe de joie, et sauta par-dessus les buissons.

À l'instant où il atteignit la véranda, il entendit démarrer la voiture de Manolo. Sa mère avait allumé dans la cuisine. Gabrielito poussa la porte en bois blanc. La femme avait l'air heureuse. L'enfant l'était. Dans la pièce, Teresa, qui avait mis une robe en tissu vaporeux à motifs fantaisie représentant des fleurs et des oiseaux, allait de-ci de-là avec nonchalance. Ses bras nus fleurissaient le parfum du savon, celui qui plaisait tant à Gabrielito, tandis que ses cheveux aux reflets cuivrés renaient une odeur de tabac à rouler. Occupée à préparer le repas, elle s'arrêta net devant le petit :

– Fais voir tes mains !

Gabrielito se leva du tabouret où il s'était assis.

– Mais comment fais-tu pour te salir comme ça, mon pauvre ? Où est-ce que tu es encore allé te vautrer ? Tu ne peux pas te mettre au lit dans cet état, j'ai changé les draps cet après-midi.

Elle l'attrapa par le bras et l'emmena vers la douche, dans un coin du couloir qu'on ne voyait pas de la cuisine. Là, elle le déshabilla, le poussa fermement sous le jet, puis se mit à frotter le petit corps au savon et au gant de crin.

Gabrielito pleurnichait.

– Maman, ça pique.

– Tant mieux. Tu vas voir, ça va te faire circuler le sang.

Elle le laissa là un instant et revint avec une serviette et un peigne. Pour Gabrielito, le moment agréable commençait. Elle le sécha, en frottant énergiquement, passa ensuite le peigne dans ses cheveux en bataille, avant de prendre l'eau de Cologne dans le placard et de l'en asperger entièrement.

– Bon. Va mettre ton pyjama.

Le garçonnet alla fouiller dans une petite valise tapissée de cretonne.

Tout sentait le propre. Teresa tenait sa maison de façon impeccable.

L'enfant était si content qu'il se mit à chanter en enfilant son pyjama. Il avait ce ton de voix caractéristique des enfants souvent seuls. La chanson venait d'un très vieux disque. Il ne l'avait entendue qu'une seule fois, chez doña Leontina, mais n'avait pu l'oublier : « Je veux être torero, une gloire de l'arène. » Ensuite venaient généralement des bêtises en français, car il était au lycée Regnault : « Merde à Monsieur le commandant! »

Sa mère souriait, se rappelant le temps où elle était caissière au Palais de Bombay, puis dans le salon de thé de Madame Mignon.

Mère et fils dînèrent face-à-face, sans un mot. Dehors, les grillons chantaient.

– Manolo a apporté des livres pour toi...

– Ce beurre est délicieux, maman.

– Manolo a dit qu'il t'emmènerait à la plage dès que tu iras mieux.

– Tu ne viendras pas avec moi ?

– Nous irons tous les trois.

– Mais enfin, qu'est-ce que j'ai, moi ?

– Tu n'as rien. Tu as juste besoin de respirer le bon air de la montagne. Respire !

Gabrielito ferma les yeux, sérieux comme un pape, et aspira la brise nocturne.

– Voilà. L'air est plus pur le soir.

Teresa l'avait lu dans *Selecciones*.

– Maman, tu me laisseras dormir dans ton lit ce soir ?

– Pas question. Il fait trop chaud.

La femme se leva, ouvrit le réfrigérateur et en examina attentivement le contenu.

Manolo envoyait de temps en temps quelqu'un de son équipe leur porter des provisions. Un matin, on avait

frappé à la porte de la cuisine et un homme portant un énorme sac s'était présenté. Chemise à carreaux verts et rouges, pantalon de serge bleue, il avait l'air d'un pêcheur à la madrague.

– Monsieur Manolo nous a envoyé porter ça à la Madame, dit-il en employant un pluriel, comme s'il avait compté pour deux.

C'était parfois du riz, parfois des pommes de terre ; ou bien un jambon, ou encore un kilo de chorizo. Tout cela venait de la côte voisine. Il y avait fréquemment des paquets de cigarettes, de ce tabac anglais dont Teresa raffolait. L'homme lui remettait également une enveloppe maculée d'huile qui avait autrefois dû être blanche. Elle contenait des billets de mille pesetas.

Teresa posa les bols et les assiettes sales sur l'évier. Elle prévint :

– Demain, on se lève tôt.

– Je pourrai donner à manger à Paulita ?

– Tu vas venir avec moi en ville. On a des courses à faire. Gabrielito, enchanté par la nouvelle, écarquilla les yeux.

– C'est pas vrai ?

– Ce n'est plus de ton âge, ces grimaces ! Maintenant, va te coucher. Tu peux garder la lumière allumée un quart

d'heure. Quand j'aurai fini la vaisselle, finie la lecture. Le garçonnet ne pouvait cacher sa joie. Il l'afficha en faisant semblant de boiter jusqu'au coin de couloir qu'on lui avait aménagé en chambre à coucher. La maison n'avait pour ainsi dire qu'une pièce et elle faisait office de salle de séjour : valises, armoires murales, deux tables d'appoint, deux ou trois chaises pliantes, des livres et des magazines posés par terre. Il en allait tout autrement à la cuisine : tout ce qui pouvait être peint y avait été passé au blanc. Le réfrigérateur électrique, le mixeur, la planche à repasser, le réchaud à butane, la vaisselle en plastique aux couleurs vives et variées, donnaient à la pièce un certain charme. Au mur, un calendrier publicitaire anglais – les biscuits *Cranford* : une femme blonde sur fond de champ de blé avec coquelicots – et un téléphone.

Gabrielito sauta dans son lit et s'enroula dans les draps, savourant d'avance la joie d'aller faire un tour en ville. Il feuilleta rapidement les illustrés que lui avait apportés Manolo, mais il était trop excité pour se concentrer sur sa lecture. Il se mit à compter sur ses doigts les heures qui restaient avant l'aube. Le mieux pour s'endormir, c'était d'imaginer que le lit

s'était transformé en train ou en bateau ; ça donnait toujours de bons résultats.

Lorsque Teresa s'approcha du couloir, l'enfant endormi souriait béatement à tous ses espoirs. Elle éteignit la lumière. Comme souvent en été, la lune trop haute faisait baigner pièces et objets dans une pénombre lumineuse qui leur donnait un aspect de tableau imaginaire.